Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 3 (1915)

Heft: 37

Artikel: Variété : la vie d'une suffragiste américaine : Lucy Stone Blackwell : (suite et fin)

Autor: Blackwell, Lucy Stone / Gueybaud, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250683

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui adouciraient le sort des prisonniers et soulageraient l'angoisse de ceux qui s'y intéressent.

Mais l'effort initial doit venir de l'opinion publique éveillée par les souffrances aussi bien morales que physiques et les privations, que la durée et les complications de la guerre ne peuvent que faire augmenter. *(Initiative prise par un groupe suisse.)*

VARIÉTÉ

La vie d'une suffragiste américaine : Lucy Stone Blackwell[1]

(Suite et fin.)

Aussi peut-on aisément se rendre compte du travail immense que Lucy Stone eut à accomplir. Elle s'y voua inlassablement pendant dix ans de suite, de 1847 à 1857, parcourant le pays en tous sens, s'arrêtant dans tous les villages, attirant et captivant les foules. On venait l'entendre d'abord par curiosité, s'attendant à voir quelque mégère homasse et échevelée (combien d'antisuffragistes n'ont-ils pas encore, à l'heure actuelle, cette conception de la féministe! *Réd.*), et l'on restait séduit par cette petite femme tranquille, aux manières calmes et à la voix prenante. Sa voix, d'ailleurs, devint célèbre. Elle était si douce, si musicale, si argentine, qu'on ne se lassait pas de l'entendre, cette voix « jamais trop forte pour ceux qui sont près, jamais trop faible pour ceux qui sont loin », disait-on. On raconte même que ceux qui ne l'avaient entendue qu'une fois dans leur vie, rencontrant par hasard Lucy dans une diligence ou un omnibus, où il faisait trop sombre pour la reconnaître, s'écriaient sans hésiter dès qu'elle parlait : « C'est Lucy Stone!... » Elle était aussi douée d'une admirable éloquence. Rien de prétentieux ni d'ampoulé, aucun artifice dans ses discours, mais une transparente simplicité et un sérieux intense et sincère qui tenait sous le charme les foules les plus rebelles. « Petite femme, lui dit un jour un des grands hommes d'Etat américains, Théodore Parker, que nous le voulions ou non, Dieu a fait de vous un orateur! »

On remplirait un volume des souvenirs de Lucy Stone sur ses conférences, des anecdotes qu'on rapporte sur les manifestations sympathiques ou hostiles dont elles furent l'objet; mais le plus romanesque de tous ces épisodes n'est pas la séance où elle calma une populace hurlante en pleine lutte antiesclavagiste, alors qu'un de ses compagnons eut ses vêtements lacérés, ni de celle où, pendant qu'elle parlait, on l'arrosa d'eau glacée, qu'elle reçut imperturbablement en s'enveloppant dans son châle. Ce fut plutôt celle où un jeune homme de Cincinnati (Ohio) l'entendit et jura d'en faire sa femme. Il s'appelait Henry Blackwell, était le frère d'Elizabeth Blackwell, qui fut la première femme-médecin aux Etats-Unis, et était lui-même un antiesclavagiste si fervent que sa tête avait été mise à prix pour avoir favorisé l'évasion d'une jeune esclave. L'exquise voix argentine lui avait porté le coup de foudre.

Lucy avait toujours refusé de se marier, afin de se consacrer uniquement à son œuvre. Mais M. Blackwell lui démontra que l'émancipation de la femme n'aurait pas à souffrir de son mariage, au contraire, parce que, bien loin de l'entraver dans son activité, il la doublerait en lui donnant son mari comme compagnon. Alors elle accepta. Et le mariage fut célébré le 1er mai 1855, d'une façon fort intéressante au point de vue féministe, puisqu'aussitôt mariés, les deux époux signèrent une protestation contre les inégalités de la loi du mariage (surveillance de la personne de la femme par le mari, tutelle des enfants exclusivement réservée au mari, incapacité de la femme de disposer de ses biens, de son salaire, inégalité de l'héritage du veuf en proportion de celui de la veuve, minorité légale de la femme mariée, etc.), protestation qui eut beaucoup d'influence sur les modifications apportées ensuite à la loi. Lucy Stone garda d'ailleurs toujours son propre nom, en en considérant l'abandon comme la négation de sa personnalité, et ces cas étant régis en Amérique par la coutume, et non par une loi. Elle signait simplement : « Lucy Stone, femme d'Henry Blackwell. »

Les adversaires de la cause du suffrage avaient, depuis des années, exprimé le vœu que quelqu'un épousât Lucy pour mettre un terme à ses conférences. L'événement leur donna tort. De l'Atlantique au Pacifique, le couple Blackwell voyagea sans trève, faisant des conférences, écrivant des articles, organisant des séances, des démarches auprès du Congrès américain et des Chambres des Etats, et dépensant libéralement sa fortune pour le succès de ses idées. D'autres suffragistes ont eu des maris qui se sont grandement intéressés à la cause que leurs femmes défendaient, mais jamais, on ne vit un couple comme celui là qui lui donna littéralement sa vie.

En 1850, déjà, Lucy Stone avait pris part au Congrès de Worcester, qui marque, après le fameux Congrès de Seneca Falls en 1848, le début de l' organisation du féminisme sur des bases nationales. Plus tard, en 1866, en 1867 et en 1870 elle contribua à fonder les Associations suffragistes de New-York, de New-Jersey, du Massasuchets. En 1867, également, elle participa activement à la première campagne suffragiste dans le Kansas (où les femmes votent depuis 1912 (*Réd.*), travailla à assurer une amélioration des lois concernant les femmes dans le Massasuchets et dans d'autres Etats encore, et fonda en 1870 le *Woman's Journal*, le meilleur et le plus important des périodiques suffragiste américain, dont la rédactrice actuelle est sa fille, Miss Alice Stone Blackwell, qui lui a succédé à ce poste.

Mais tout ce labeur considérable et écrasant ne l'a jamais empêchée d'être la plus parfaite des épouses, des mères, et des maîtresses de maison. Tant que sa fille eut besoin d'elle, elle se consacra complètement à elle, et ceci ne donne que plus de poids à la protestation qu'elle écrivit, le bébé sur ses genoux, contre la saisie de ses meubles et du berceau, en particulier, parcequ'elle avait refusé, ne votant pas, de consacrer cette injustice en payant ses impôts. Elle adorait tous les enfants, et tous les enfants l'adoraient. Elle avait une haute conception de la vie familiale, et affirmait que la place d'une femme est dans son intérieur, mais avec une pleine indépendance pécuniaire, personnelle, et politique. Et en digne fille du type des anciens fermiers de la Nouvelle-Angleterre, elle se préoccupait de son ménage, le surveillant de près, faisant elle-même ses conserves, son pain, son levain, et jusqu'à son savon. « Je crois que j'ai fait tout mon devoir, disait-elle sur son lit de mort. D'une part j'ai rendu ma famille heureuse, de l'autre. . . » La faiblesse l'empêcha d'achever sa phrase, mais elle songeait à tout le travail qu'elle avait accompli pour venir en aide aux opprimés.

Elle mourut le 18 octobre 1893, aussi calmement et sereinement qu'elle avait vécu. Aux amis qui exprimaient le vœu durant sa dernière maladie qu'elle pût vivre assez longtemps pour voir le triomphe du suffrage féminin, elle répondit simplement : « Je le saurai. Je le saurai de l'autre côté. J'ai foi dans l'Ordre Eternel, et je n'ai ni crainte ni doute ».

J. Gueybaud.

[1] Voir le *Mouvement Féministe* du 10 octobre 1915.